

**suite d'ÉVASION DE BESSON**

Vers 19 heures 30, la réparation est achevée. Les cinq maquisards avec Billard sont poussés dans le fourgon « et la porte arrière se referme sur nous, note Besson, un gros verrou claque sèchement. » « Raquin et les deux autres civils... prennent place sur la remorque attelée à notre fourgon. » « C'est à ce simple détail que je dois la vie » estimera Bertrand. « En effet, sans ces trois-là, les portes du fourgon n'auraient pas été fermées et nous aurions été gardés par deux ou trois soldats placés sur la remorque, juste derrière nous. Dans ces conditions, aucune tentative de fuite n'eut été concevable. » Soudain, les portes s'ouvrent et l'on demande à Etienne Billard de prendre le volant de son véhicule. « Les portes se referment, le verrou est tiré ; peu après le fourgon s'ébranle. » Le petit convoi est composé en tête d'une automitrailleuse suivie du fourgon et de sa remorque ; vient ensuite l'auto conduite par Etienne, « l'adjudant à ses côtés, et sur les sièges arrières deux soldats, mitrailleuse au poing ». Enfin la seconde automitrailleuse ferme la marche.

**UNE SEULE IDÉE : S'ÉCHAPPER**

Besson n'a qu'une idée : s'échapper. Il examine la porte arrière du fourgon. Une porte à deux battants. L'un d'eux est « muni d'un verrouillage intérieur composé de deux taquets coulissants, l'un en haut, l'autre en bas. » Il les fait coulisser hors de leur gâche et constate un peu de jeu entre les deux battants. « Par la petite fente ainsi obtenue, je pouvais apercevoir en plaquant l'œil très près, outre les trois civils assis sur la remorque, la voiture d'Etienne et la dernière automitrailleuse. »

A l'intérieur du fourgon, c'est le silence. « Quant à moi, écrit Besson, l'idée de l'évasion m'obsédait de plus en plus. Il fallait que je saute... Il le fallait absolument. Ce fameux papier compromettant dansait sans répit devant mes yeux. » Il en fait part aux autres. Le commandant Pannetier le dissuade, mais l'inconnu, jusqu'alors peu bavard, dit « d'une voix ferme : Laissons lui courir sa chance ! » Eugène Besson, galvanisé par ces mots, « tous muscles tendus », s'élança, d'un geste vif enfonce les portes. « Le verrou extérieur cède ». Il se retrouve sur la barre d'attelage de la remorque et s'y accroupit. Il referme prestement les battants de la porte. « Je sens dans le

dos la chaussure de l'un des civils français » et leur demande anxieusement : « Pas vu ? ... » Pas de réponse. Il va rester dans cette position précaire « plusieurs kilomètres » estime-t-il. La barre d'attelage de la remorque devait être plus basse que le plancher, sinon les occupants n'auraient pu manquer de le découvrir. On s'est souvent demandé si Etienne Billard à qui Besson avait confié qu'il voulait « tenter un coup » pour s'échapper ne l'avait pas vu.

Dans un virage, Besson manque d'être éjecté. « A chaque tournant, j'apercevais nettement le gazobois d'Etienne, ainsi que la dernière automitrailleuse. » Il est persuadé que tôt ou tard il sera vu. Le convoi atteint le sommet de la côte du Pin-Bouchain. Dans la descente, les véhicules accélèrent, rendant sa position de plus en plus « intenable ».

« Il y a soudain un virage très relevé ; pour le négociier notre chauffeur freine. » Besson croit que le camion va s'arrêter et qu'il sera alors découvert. « Alors, raconte-t-il, d'une vive détente je bondis ; j'accroche au passage l'angle de la remorque et pour cette raison, je roule une seconde sur la chaussée... saute sur le talus et plonge dans le ravin envahi par les ronces, au moment même où, dans un crissement de freins, doit s'arrêter le gazo-bois d'Etienne. Le voilà cinq mètres en contre-bas de la route. Devant lui, vingt à trente mètres de terrain à découvert, qu'il va franchir, en courant « à perdre haleine ». « Je suis persuadé que je suis poursuivi... J'ai dévalé à fond de train la pente du vallon et celle du côteau d'en face me parut interminable. » Il atteint un champ de maïs où il se traîne pendant deux cents mètres. Au bout du champ, il voit à vingt mètres une meule de paille. « Tout paraissait calme ». Le soleil venait de se coucher. Il bondit jusqu'à la meule et « pour la première fois, je regardais en arrière. J'étais seul ! seul... »

**RECUEILLI PAR DES PAYSANS**

Joseph Besson fut recueilli par des paysans pour la nuit. Grâce à des voisins, il put prévenir les maquis du coin et rejoindre Saint-Symphorien le 19 en fin de matinée. Quinze jours plus tard, il rendit visite à Raquin, le garagiste de l'Hôpital-sur-Rheins, témoin de son évasion. Ce dernier lui raconta qu'après l'avoir vu sauter du talus, « les S.S. que conduisait Etienne Billard donnèrent sans doute l'ordre de stopper, car la voiture s'immobilisa ». Ils virent les Allemands en sortir. Ils ne virent pas la suite car l'automitrailleuse de tête et leur

fourgon continuaient leur route. Ceci avait dû prendre du temps. Les Allemands penchés sur le ravin de ronces ne purent voir Besson. Ils ne tirèrent pas. Sinon, Besson l'aurait signalé.

**ÉCHEC DE L'ÉVASION DE PASCAL**

Enfant, mon père m'avait raconté l'évasion de son conscrit Joseph Besson. Etienne Billard se doutant que Joseph allait sauter et disparaître dans la campagne aurait laissé suffisamment de distance entre la remorque et sa traction pour lui laisser le temps de sauter dans le fossé. Les allemands ont dû ensuite mettre un peu de temps pour rattraper le fourgon, mais alors s'est demandé Bertrand bien après, pourquoi ses trois compagnons n'en ont-ils pas profité pour sauter à leur tour, puisqu'il n'y avait plus personne derrière pour les surveiller.

Le Coq Pelaud 109 d'août 2014 a longuement relaté ce qui arriva ensuite aux trois maquisards du fourgon. L'échec de l'évasion de « Pascal » à St-Symphorien-de-Lay fauché par une rafale de l'automitrailleuse. Les trois civils, tout étonnés, sont priés de déguerpir. Billard est alors installé dans le fourgon. « Les portes sont laissées toutes grandes ouvertes et deux soldats s'installent sur la remorque... » A Roanne, au cantonnement des S.S., Etienne Billard, le commandant Pannetier et l'inconnu (=le capitaine Roos) furent torturés, comme en témoignent les traces sur leur visage, puis emmenés au bord de la Loire, à l'embranchement du Renaison, pour y être abattus. C'était dans la nuit du 18 au 19 août. Le matin du 19, les allemands quittaient définitivement Roanne. La police prévenue par des riverains qui avaient entendu des coups de feu retrouva les trois corps. Elle fit des photos.

Quelques heures plus tard, dans un bureau de poste de Roanne, Monsieur Cousin, « un représentant de la manufacture Billard » entend un agent de police raconter que cette nuit trois personnes avaient été fusillées par les allemands. On a pu identifier l'un d'eux grâce à l'ausweiss trouvé sur lui : un nommé Billard de St-Symphorien-sur-Coise. Cousin se précipite à la morgue où il reconnaît alors son patron. Il s'empresse de téléphoner à St-Symphorien où l'on redoutait la nouvelle. Dans les archives d'Eugène Besson, figure un document de renseignements, tapé à la machine,

**suite page 4**